

HISTOIRE. Benoît Bertrand, gendarme, né à Tramayes en 1901, victime de la guerre.

Dans l'enfer de Mauthausen

Le 22 juillet 1944, Benoît Bertrand, épuisé, est incapable de travailler. Le soir, ses compagnons apprennent qu'il a été emmené dans le four crématoire du camp de Mauthausen.

Benoît Bertrand, fils et petit-fils de Tramayons, est né le 3 juillet 1901. En 1921, il s'engage dans l'armée et part au Moyen Orient.

Émile Desplaces, son voisin d'alors, à Champvent, témoignait il y a une vingtaine d'années : « Je le vois encore courir comme un dératé jusqu'aux Carillons, son paquetage sur le dos, sa chéchia de zouave à la main. Il avait raté le train en gare de Tramayes et allait le prendre en marche, près du vieux lavoir, comme on le faisait tant le tacot passait lentement à cet endroit-là ».

En 1925, influencé par la carrière de Jean-Claude, son frère aîné, il entre à l'école de gendarmerie, à Moulins. Il quitte alors Tramayes.

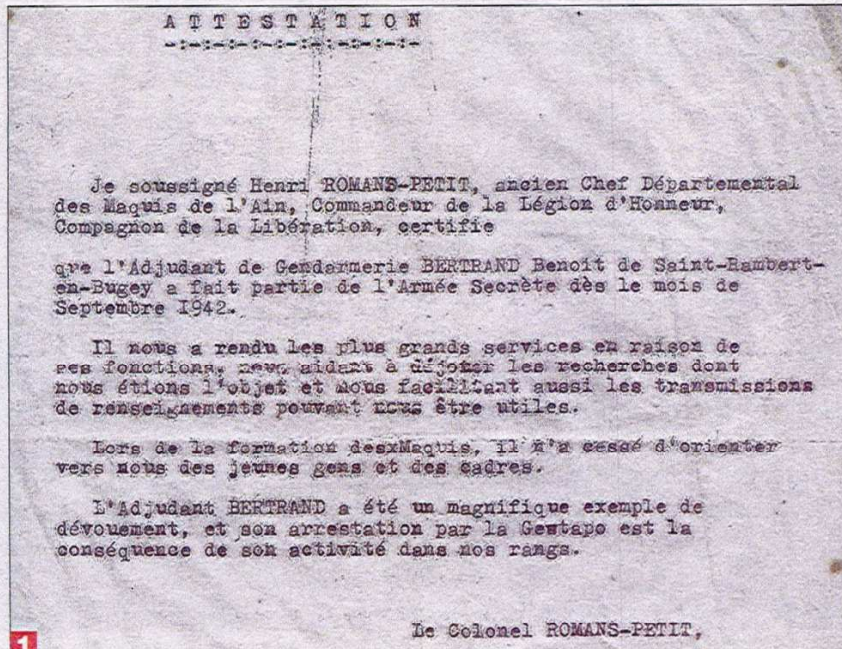
Un résistant de la première heure

Après la défaite de 1940, Benoît, commandant de la brigade de La Clayette depuis 1939, conduit ses gendarmes dans la région de Pau pour continuer le combat. Mais la politique du gouvernement l'oblige à se soumettre et à reprendre son poste à La Clayette.

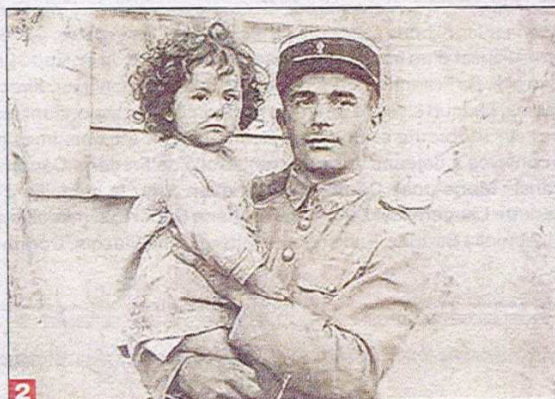
En 1941, alors que Pétain a signé l'Armistice et installé à Vichy un gouvernement de collaboration, Benoît fait prisonnier le pilote d'un avion allemand et l'incarcère. Ses supérieurs, abasourdis par une telle initiative, le réprimandent mais le couvrent.

En février 1942, nommé chef de la brigade de Saint-Rambert-en-Bugey, il s'y installe avec Lily Dargaud, son épouse née à Serrières. Ils ont huit enfants, tous nés entre 1925 et 1942.

Dès août 1942, il s'engage dans la Résistance. Militaire de carrière, il est un atout précieux avec sa double casquette : gendarme le jour, maquisard le reste du temps.



1



2

Le 11 novembre 1943, le colonel Henri Romans-Petit et 150 maquisards défilent à Oyonnax alors que sont interdites les cérémonies commémoratives de l'Armistice de 1918.

Le 5 février 1944 est lancée l'opération Korporal, qui lance l'occupant sur les traces des résistants de l'Ain. L'armée allemande et la milice s'acharnent sur la population. De nombreux élus payent de leur vie la protection de leurs concitoyens.

En juillet 1943, Benoît refuse de collaborer avec la Wehrmacht, venue arrêter un homme. Ses chefs l'avertissent de son arrestation imminente par la Gestapo.

L'arrestation

Le 5 février 1944, à 7 heures, l'adjutant Bertrand est arrêté. Une quinzaine de po-

liciers allemands et deux civils, Barbie et Touvier, envahissent la caserne.

Les plus jeunes de ses enfants dorment encore, ils ont 8, 4 et 2 ans. Benoît sait qu'il ne reviendra pas et dit à sa femme : « Ne te fais pas de souci, tu seras aidée ».

Il est conduit à la prison de Montluc, à Lyon, antichambre de la déportation pour les résistants et envoyé le 15 février dans le camp d'internement de Compiègne. De là partent les convois, dont celui qui va à Mauthausen.

Il tient quatre mois dans le camp

C'est le 22 mars que Benoît Bertrand retrouve dans le convoi 1 191 les Clunisois raflés le 14 février et Claudius Pautet, lui aussi commandant de brigade, à

1 Le colonel Romans-Petit atteste de la participation de Benoît Bertrand dans l'armée secrète dès septembre 1942.

2 Benoît Bertrand avec son fils André, qui rejoint le maquis le jour de l'arrestation de son père.

Photos DR

Cluny. Ils arrivent à Mauthausen trois jours plus tard. Benoît est affecté au camp de Gusen, l'un des plus durs. Il porte le triangle rouge des internés politiques.

Chaque jour, ils sont des milliers à descendre dans la carrière. Le travail, la faim, la chaleur, le froid tuent 4 789 internés à Gusen rien que lors de l'année 1944. Benoît tient lui quatre mois dans cet enfer.

Les survivants ont raconté qu'il soutenait les uns et les autres, se débrouillait pour avoir fil et aiguilles pour recoudre les boutons et rapiécer les vêtements. À Champvent, sa mère lui avait appris à s'occuper du linge. Il recommandait l'humiliation d'être en haillons. Pour garder un semblant de fierté, une maigre raison d'espérer.

CHANTAL BURNOT (CLP)

Un destin honoré

Lors des transferts, Benoît a réussi à faire parvenir de nombreux messages à sa famille.

Dans le convoi pour Mauthausen, il réussit à jeter une dernière lettre sur les rails, qu'un cheminot transmet à sa femme : « Dans le train à 100 par wagon à bestiaux le 22/03 à 10 h 30 ».

Ma Lili, mes enfants aimés, partons à 1 500 vers l'Allemagne, peut-être plus certainement vers l'Autriche... Sommes tous des gars de l'Ain, de Saint-Rambert, de Cluny, dont le collègue adjudant Pautet, de Paray-le-Monial... Grillon est là aussi... pensons que Rollet est toujours à Montluc...

Avant de quitter le sol de France, nous entonnons une vibrante *Marseillaise* en attendant le jour proche de la délivrance... Ma Lili, mes enfants, mille fois je vous embrasse bien tendrement... »

Lili Bertrand reviendra s'installer en Saône-et-Loire dès la fin de la guerre, à Prissé puis à Azé, où elle mourra en 1993.

À titre posthume, Benoît recevra la médaille de la Résistance, la médaille militaire, la Légion d'honneur et la Croix de guerre. Une plaque à sa mémoire a été apposée à la gendarmerie de Saint-Rambert.

Le 19 décembre 1964, Jean-Marc, l'un de ses petits fils, a été désigné pour accompagner les cendres de Jean Moulin au Panthéon.

La promotion 2011 de l'École de gendarmerie de Chaumont (Haute-Saône), porte le nom de Benoît Bertrand, qu'elle a choisi comme parrain. Le 28 octobre 2011, à l'issue de leur visite du site du Struthof, les élèves gendarmes ont organisé une cérémonie devant le mémorial de la Déportation en son honneur.